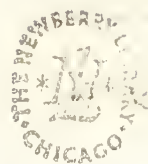
LE CONCILE
DES TRENTE
EN DÉROUTE,
OU
LE SECRET DES ÉMEUTES
DÉCOUVERT.

A PARIS,

1791.

Case
FRC
1835

M + W 3713


CHICAGO

LE CONCILE DES TRENTE EN DÉROUTE,

OU

LE SECRET DES ÉMEUTES DÉCOUVERT.

IL est donc vrai que la France entière est livrée aux mains de trente factieux qui commandent les émeutes, qui en soudoient les artisans, et qui trompent moins encore le peuple, qu'ils ne le fatiguent en abusant de son nom pour couvrir des excès auxquels il n'a point, ou que très-peu de part.

Il est donc vrai que ce n'est pas la voix du peuple que font entendre ces écrivains dangereux, qui n'écrivent que pour calomnier, qui ne parlent que pour vous mentir, qui allument des torches & aiguisent des poignards; c'est la

voix de trente furieux qui les stipendient pour servir leurs fureurs.

Il est donc vrai qu'il ne faut point imputer au peuple ces soulèvemens répétés qui troublent la tranquillité publique, répandent l'alarme, et entretiennent l'inquiétude ; ils sont l'ouvrage d'une horde de brigands, que ces trente ambitieux tiennent à leur solde, et qu'ils lâchent ou retiennent à leur gré, suivant qu'ils ont intérêt de faire du bruit, ou de les calmer.

Oui, tout cela est vrai ; et ce qu'il étoit aisé de pénétrer pour un œil sage et un peu exercé, est maintenant attesté par un homme qui doit avoir des instructions sûres à ce sujet, et qui connoît les ressorts, comme les machinistes qui les font mouvoir. Il a dévoilé les traitres. Puisse-t-il leur faire une guerre perpétuelle, et vouer à l'avenir tous ses talens au bien de sa patrie !

Dans la séance d'avant-hier, les jacobins enragés de voir rejeter le projet de décret cruel, astucieux et injuste qu'ils avoient suggéré ou surpris au comité de constitution sur les émi-

grans ; plus enragés encore d'entendre M. de Mirabeau demander l'ordre du jour sur cette proposition, faisoient un vacarme affreux pour obtenir un ajournement fixe.

Ajourner la question, leur crie M. de Mirabeau, c'est ajourner les émeutes : je consens néanmoins à l'ajournement que vous demandez, j'y consens pour la huitaine ; mais que trente de vous me répondent que d'ici à huit jours il n'y aura point d'émeutes : que dans huit jours il n'y en aura point.

Que trente de vous me répondent que d'ici à huit jours il n'y aura point d'émeutes. Quel mot! et ce mot est resté sans réponse !

Agitez-vous maintenant tant que vous voudrez ; vous êtes démasqués, vous n'êtes plus à craindre.

Mais ce peuple, ce bon peuple, qui a si long-temps été votre dupe, dont l'enthousiasme sur votre compte a fait tous les malheurs, et qui commence à douter de votre patriotisme ; il faut lui apprendre le mot, le grand mot de M. de Mirabeau ; il fixera son opinion sur votre compte.

Au commencement de la révolution, il s'est formé à Versailles une société de quelques membres des communes, qui ont dû leur réunion sur-tout aux bretons, dont l'énergique patriotisme ne s'est pas démenti. On y a reçu un très-petit nombre des membres de la noblesse, et on a été fort circonspect sur le choix. L'assemblée nationale s'étant transportée à Paris, cette société s'est établie aux jacobins de la rue S. Honoré. Elle s'est étendue insensiblement; et les nobles y ayant augmenté en nombre, y ont pris l'ascendant qu'ils affectent par-tout ; ils se sont livrés à l'esprit de domination qui leur est familier, et ils l'ont inspiré au très-petit nombre d'*élus* qu'ils veulent bien admettre à leurs conseils secrets. Cette société qui, dans le principe, ne devoit être composée que de députés, avoit pour but principal de mûrir dans le calme et loin de l'agitation qui règne nécessairement dans les assemblées divisées d'intérêts et de passions, les objets qui devoient être soumis le lendemain à la délibération. Mais bientôt on y a reçu des hommes étrangers à l'assemblée nationale;

c'étoit une espèce de distinction honorable, une faveur accordée à quelques hommes que leurs vertus, leurs talens, ou les services qu'ils avoient rendus à la chose publique dans des tems difficiles, rendoient dignes de ce témoignage de bienveillance. Mais bientôt cette faveur a été ridiculement et honteusement prodiguée ; on a reçu des hommes flétris dès long-tems dans l'opinion, et qui n'avoient, pour être admis, d'autres titres qu'une exagération criminelle ; on y a reçu d'insensés journalistes, des écrivains incendiaires, des hommes dont le désordre est l'élément, et dont le trouble fait l'existence, qui veulent un ordre de choses, non pas bon, mais nouveau. Ces hommes ont pris dans cette société un tel ascendant, une supériorité si marquée, que plusieurs citoyens paisibles et vertueux, bien intentionnés, amis du bien et de l'ordre, sans lesquels on ne jouit d'aucun bien, ont cru devoir se séparer d'une association où se faisoient chaque jour les propositions les plus folles, où l'on proscrivoit pour une différence d'opinions, et où celui dont la tête étoit la

plus exeltée et le cœur le plus froid, recevoit le plus d'applaudissemens.

Cette scission n'a pas eu tout l'effet qu'il étoit possible d'en attendre ; elle n'a pas éloigné tous les bons citoyens de cette association, mais elle a rendu les autres, sinon plus vertueux & mieux intentionnés, au moins plus circonspects et plus réservés ; elle n'a pas empêché les intrigans d'agir par des voies détournées, les ambitieux de former des projets ; mais elle leur a imposé l'obligation de cacher leurs intrigues et leurs projets ; elle leur a laissé moins de facilité de succès, en leur annonçant qu'ils ont des surveillans qui ne leur passent aucune faute, et qui épient toutes leurs démarches.

A la tête sont des hommes dont les mains sont encore chargées des fers qu'ils ont portés toute leur vie, des hommes nourris dans les intrigues, élevés dans la fange des cours. *Le renard*, dit un proverbe, *change de poils*, *mais il ne change point de mœurs*. Croyez qu'il en est de même des courtisans ; ils changent d'extérieur, ils conforment leur langage à celui du

tems, mais ils ne peuvent avoir des intentions pures ; et si vous voulez croire au patriotisme des trois ou quatre nobles, que leur audace plus que leur talens, a mis à la tête des jacobins, je vous prie de les juger par leur intérêt, car c'est la pierre de touche des hommes. Que gagnent-ils à la révolution ? que seront-ils quand l'assemblée nationale sera finie ? Sans consistance à la cour, où ils ont toujours placé leur bonheur : loin des affaires, parce que le peuple ne placera pas toujours des hommes qui l'agitent inutilement, quel sort leur est réservé ? Comment donc peut-on croire qu'ils songent à finir la constitution ? Comment peut-on penser qu'ils veulent faire cesser le gouvernement provisoire, pour le remplacer par le gouvernement constitutionnel, eux qui n'existent que par le gouvernement provisoire, et qui finiront avec lui ? Et si vous voulez vous convaincre que ce ne sont pas là des conjectures, pesez les faits suivans ; ils sont publics.

Jamais les chefs des jacobins ne paroissent à la tribune (à peine paroissent-ils à l'assem-

blée) quand on traite cette foule de très-importantes questions sur lesquelles repose la destinée de la France. Voyez si aucun d'eux prend la parole sur les impositions, sur les traites, sur le droit de contrôle, etc. Il n'y a là matière à aucune déclamation, les tribunes n'applaudissent pas, et celui qui propose un bon article, peut fort bien avoir fait le bonheur de la nation en adoucissant en quelque chose le mode d'imposition; mais il ne sera payé de cette bonne œuvre que par le témoignage obscur de sa conscience, et les ambitieux ne s'en contentent pas. Je prie tous les amis de la vérité d'ouvrir les journaux, ils verront si les hommes qui sont les chefs des jacobins, daignent s'occuper des questions qui ne donnent pas lieu à des applaudissemens, s'ils daignent se trouver au commencement des séances, et s'ils n'abandonnent pas ces *minces objets* à ce qu'ils appellent insolemment les *bas côtés* de l'assemblée, c'est-à-dire, aux honnêtes gens qui veulent le bien, et ne veulent que le bien. Il est impossible qu'un tel ordre de choses subsiste et qu'on le souffre.

Ce n'est pas tout ; ces hommes qui se targuent audacieusement d'un patriotisme exclusif, ne sont véritablement occupés que de leur intérêt ; ils l'ont bien prouvé dernièrement dans l'affaire des brevets de retenue ; tous les chefs des jacobins désiroient vivement qu'ils fussent remboursés ; ils ont sourdement intrigué dans tous les coins de la salle ; on les a vus tous parler à voix basse à leurs voisins pour se lever sur l'opinion qui a prévalu, et aucun d'eux n'a parlé ni pour ni contre cette opinion , parce qu'ils ont craint qu'elle ne fût pas adoptée, et parce que, dans leurs petites et misérables combinaisons, ils ont craint de se compromettre, en proposant à l'assemblée un sacrifice d'argent que la justice commandoit, mais qu'il eût été doux d'épargner à la nation.

Si vous voulez d'ailleurs juger de quelles intrigues ils sont capables , rappelez-vous que ce sont eux qui dictent les dénonciations contre les ministres, eux qui commandent ou qui souffrent qu'on insulte le commandant général de l'armée parisienne ; eux qui ont

manifesté hautement le désir de le perdre, et l'ardeur de lui donner l'un d'entre eux pour successeur.

A cela, ajoutez l'empressement avec lequel ils se font placer à tous les comités, pour n'assister à aucun. Je dis les comités qui ne supposent pas un travail obscur, assidu et utile ; mais ceux qui donnent lieu à des rapports qu'on peut applaudir ; ajoutez les calomnies sourdes qu'ils répandent, non pas contre leurs ennemis, mais contre leurs amis, le jour où ils ne pensent pas comme eux, l'insolent orgueil avec lequel ils distribuent les réputations ; et jugez-les.

Mais quel est leur but, dira-t-on ? Que m'importe le but où ils veulent tendre? Je vois très-clairement que leur intérêt s'oppose à ce qu'ils veuillent rien de bon ; je vois très-clairement que les moyens qu'ils emploient sont mauvais, et j'ai contre eux une excessive défiance. si pourtant on me pressoit de dire ce qu'une foule de faits me porte à penser sur leurs projets, je dirois qu'il est évident, comme je l'ai annoncé, qu'ils veulent per-

pétuer le trouble, pour régner dans le trouble. Oui, les faits prouvent, et ils sont tellement accumulés, que les plus incrédules ne peuvent plus douter.

Eh ! comment croire qu'ils veulent la paix, eux qui, par des déclamations violentes, des assertions trompeuses, des mensonges évidens (ils ont dit qu'on les avoit menacés, eux à qui certes on ne pensoit guère), ont excité *seuls* l'émeute qui a eu lieu à la maison de M. de Castries, émeute qu'ils ont *refusé d'arrêter*, quoiqu'on les en eût prévenus, et qu'ils eussent pu si facilement se couvrir de gloire? Comment croire qu'ils veulent la paix, eux dont la paix finira le règne? Comment croire qu'ils veulent le bien, eux qui, esclaves de tout ce qui a eu de la faveur, ont passé successivement des anti-chambres de madame de Polignac et de l'archevêque de Sens, dans celles de M. Necker, et de-là *aux halles*? eux qui, insolens et durs avec leurs soldats et leurs domestiques, ont constamment abusé de la supériorité dont ils ont pu jouir? Ils osent dire qu'ils aiment la liberté! Oui, ils l'aiment

pour eux, ou plutôt ils n'aiment que la domination personnelle ; ils attachent bien peu de prix à la liberté. *Examinez leur vie, et voyez ce qu'ils sont.*

Après ces observations que tous les bons esprits font depuis long-temps, il faut ajouter que ces hommes sont encore plus méprisables qu'à craindre ; ils n'ont que peu de moyens, une grande audace, mais ils luttent contre la volonté publique qui demande l'ordre, et l'achèvement de la constitution.

Ecoutez M. Ch. Lameth qui, le jour de l'enlèvement de Monsieur, dit : *quelle cacade, quelle gaucherie, le coup est manqué* : suivez M. Duport qui, le même jour, trace sur un morceau de papier deux lignes, à la vue desquelle les hordes se retirent ; entendez dire à M. Barnave, le jour de l'émeute des Tuileries, bon, ce n'est rien, cela sera fini à huit heures, instant auquel effectivement tout le monde se retire ; suivez ceux avec qui ils sont en liaison, et connoissez les trente factieux, désignés par le mot que j'ai rapporté : connoissez ceux qui envoient au Luxembourg,

aux Tuileries , à Vincennes ; connoissez enfin le directoire des jacobins.

Car, comme nous venons de le faire entendre, il faut bien se garder de confondre toute cette société avec son directoire.

Il y a d'honnêtes gens dont on se cache ; des gens peu instruits qu'on trompe ; et des têtes exaltées que l'on mène.

Les séances des jacobins sont bruyantes, absurdes, ridicules ; mais ce n'est pas là que se portent les grands coups. C'est au conciliabule de la chancellerie d'Orléans que se forment les grands projets ; c'est là que les grands acteurs se réunissent, et le club des jacobins lui-même n'est pas dans leur secret.

620